

L'ARMANA PROUVENCAU¹

L'Almanach Provençal date du félibrige ; l'un et l'autre naquirent le même jour au castel de Font Ségugne, il y aura trente et un ans, en mai 1885.

Le félibrige, comme tout ce qui doit vivre longuement, eut une croissance laborieuse; on lui disputa d'abord ta place au soleil. Quelles préventions ! quelles répugnances ! quelles hostilités plus ou moins manifestes!.. Souvenirs déjà lointains! Aujourd'hui, grâce à Dieu, tous les brouillards se sont fondus au plein soleil ; le félibrige a le droit de chanter victoire; il ne s'en fait pas faute.

« Nous sommes heureux, ayant cette année l'honneur d'écrire cette chronique... » Ainsi parle, en langue provençale, M. Paul Mariéton, le chroniqueur nouveau. Il a raison. L'honneur est grand en effet, de suppléer celui qui pendant trente ans rédigea seul la chronique de l'Almanach Provençal. Le signataire avait beau se déguiser en Guy de Montpavon ; on reconnaissait Frédéric Mistral à cette senteur d'ambrosie que les « dieux » exhalent, bon gré malgré, dans Virgile et dans Homère.

Je ne suis pas à l'aise ici pour bien louer M. Mariéton. Mais qu'est-il besoin de le louer ? Les lecteurs de la *Revue lyonnaise* ignorent-ils son activité prodigieuse; sa plume toujours prête et facile et charmante ; sa hardiesse à marcher de l'avant, sa persè-

¹ *Varmana prouvenrau, pcr lou bel an de Dieu 1885*, Roumanille, Avignon.

vérance à défendre, envers et contre tous, la cause des méconnus et des sacrifiés?

Il faut voir comme il raconte la Sainte-Estelle de Sceaux avec amour, le triomphe de Paris avec enthousiasme, le *Centenaire* de Montpellier si peu opportun, avec une délicatesse et une courtoisie *impeccables*, pour employer l'expression à la mode !...

Et ne remue-t-il pas vraiment, le cri que lui font jeter les récompenses accordées à T. Aubanel, à Fabre et Era. des Essarts, à Paul Meyer, à Maurice Faure, à J. Amy, à F. Mistral?

C'est bien le cas de redire le mot du poète : *Uno avulso, non déficit al ter aureics...*

La chronique n'est, bien entendu, que le portique de ce Musée où s'étalent toutes sortes de sujets en vers et en prose, tableaux, dessins et croquis, que le soleil du Midi dore de ses reflets.

Tous ces noms de poètes sont connus, plusieurs même sont justement célèbres. Mistral ouvre la marche : à tout seigneur, tout honneur. Le grand maître est lui, toujours lui. Aucun ne saurait l'atteindre; lui-même ne peut se dépasser, ayant pris de bonne heure toute sa taille de géant. Puis, Bonaparte-Wyse qui voudrait parfois, qui ne peut jamais, et c'est profit pour tous, abandonner *APIado de la Princesso*, la poésie provençale. Bonaparte-Wyse, c'est le *petit chien qui secoue des pierres*, de l'Arioste ; c'est un génie ruisselant et chatoyant comme pas un ; je l'ai proclamé ailleurs, je n'insiste point. Ces initiales A. de G. couvrent mal, on le sait bien ici, le nom d'un gentilhomme, grand d'intelligence et de cœur.— L. de Berlué-Pérussis me pardonnera-t-il de trahir A. de Gaguaud?

Félix Gras se repose de *Li Carboniè* et de *Tolosa* par une série de petites épopées qui restituent à la Provence ses glorieux *romances* du temps jadis. Félix Gras est un vaillant, et je me plais à lui rendre un juste hommage; toutefois j'ai contre lui, moi limousin, poète et autre chose, qu'il a, dans un de ses *romances*, appelé chassieux (*cerous*) un pape ; et quel pape ! l'ami de Pétrarque, le magnifique pontife-roi d'Avignon, le bon Pierre-Rogier de Maumont, l'admirable Clément VI!...

Clovis Hugues est un prestigieux lyrique ; ses strophes bondissent, étincellent et murmurent comme les vagues de la Méditerranée.

Jean Monné, Huot, Louis Astruc, A. Marin, Jouveau... brillent à sa suite, non ! à son entour.

Le félibre-bénédictin, Dom Garnier, a la voix fort douce, fort touchante ; une voix mouillée de larmes !

Quelqu'un dont les vers vont droit au cœur, c'est M. Antonin Glaize, de Montpellier. Il pleure, et se cache, à l'envi de la violette : honneur à tous deux !

Je prie M^{mo} Anaïs Roumanille et M^{lle} Alexandrine Brémond de me pardonner, si je n'ai pas commencé par elles ma critique, mon éloge. L'une monte de ciel en ciel, vers l'autre ; et leur éclat, loin de décroître, s'en augmente.

J'en passe, et des meilleurs...

Voilà pour les vers. Je m'abstiens de citer pièces et fragments. Le petit volume vaut plus que son prix ; qu'on l'achète.

Beaucoup trop de gens n'aiment pas les vers. Il faut les plaindre toujours... et les envier cette fois, car il se trouve que les compositions en vers, si belles et si attrayantes pourtant, sont peut-être (ô poètes, pardonnez-moi, je dis : Peut-être !) moins attrayantes, moins belles que les compositions en prose ! Et qui me soupçonnera de paradoxe, qui me convaincra d'imposture, lorsque j'aurai dit que tous les articles de prose, discours, contes, histoires, etc., ont pour auteurs le Cascarelet-Roumanille et Montpavon-Mistral ? En vérité, les récits de Montpavon-Mistral sont dignes de paraître chez Hachette comme *Nerto* et *Mirèio*, et ceux de Cascarelet-Roumanille dignes de sortir de chez Seguin avec *li Counte prouvençau*.

Je finirai sur un reproche, sinon sur un regret : les meilleures choses de la vie finissent de cette façon, hélas ! et ce regret, sinon ce reproche, c'est que la voix d'Aubanel manque depuis si longtemps à ce concert provençal. Je suis le moindre des félibres, mais j'aime mon pays d'oc, ma langue d'oc, c'est pourquoi je crie au silencieux : « Lève-toi, notre gloire ; lève-toi, luth et cithare !
Exsurge, psaUerium el citliara !

JOSEPH RODX.